

SOMMAIRE

Enzo Neppi	
Introduction	7
Gilles Bertrand et Enzo Neppi	
<i>La Révolution et l'Italie au temps de Foscolo : esquisse chronologique</i>	11
Xavier Tabet	
<i>Foscolo et la Révolution vénitienne</i>	37
Maria Antonietta Terzoli	
<i>Il giovane Foscolo a Bologna tra il 1797 e il 1799 : suggestioni di una congiura</i>	67
Christian del Vento	
<i>Le jeune Foscolo et le jacobinisme</i>	89
Enzo Neppi	
<i>Prassi e parola negli scritti giovanili di Foscolo</i>	111
Pierantonio Frare	
<i>L'impossibile ironia: il sesto tomo dell'io</i>	141
Bibliographie	154

Chaque article est suivi de son résumé dans l'autre langue, italien ou français.

INTRODUCTION

Les conflits idéologiques qui se sont au moins provisoirement apaisés avec la chute du mur de Berlin prennent leur source dans les transformations politiques et culturelles du XVIII^e siècle. Entre le *Bill of Rights* de 1689 et la Révolution française de 1789 se déploie un siècle marqué par la « crise de la conscience européenne », par le rayonnement des idées des Lumières, par un élan réformateur qui se transforme en sursaut révolutionnaire dans les années 1770 et atteint son point de non-retour avec la convocation des États généraux en France en 1789. L'ensemble de ces événements constitue le socle sur lequel s'appuie la conception de la société et du pouvoir qui reste pour nous indépassable.

Liberté (aussi bien individuelle que collective), droits de l'homme et du citoyen, égalité économique (ou du moins égalité des chances et devant la loi), souveraineté du peuple, sont les grands principes que la Révolution française nous a laissés en héritage. À ceux-ci il faut ajouter l'idée de nation, entité empirique mais non strictement matérielle qui serait désignée de façon non arbitraire par un territoire, une langue, une culture et une volonté collective plus ou moins homogènes. Si l'idée de nation perdait sa légitimité ontologique, la division en États des territoires et des populations qui les habitent, et l'application, à chacun d'entre eux, du principe de la souveraineté du peuple, deviendraient à leur tour arbitraires – livrés au hasard, aux contingences de l'histoire, voire, très souvent, au droit du plus fort. C'est toute notre conception moderne de l'État qu'il faudrait alors remettre en question. Foscolo, l'un des pères de la lutte pour l'unité et l'indépendance de l'Italie, n'avait pas de doutes sur la question : les nations ne sont ni des entités naturelles ni le résultat d'un choix collectif, elles sont produites par la force et par l'oppression.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle vision de la société et du pouvoir que la Révolution française a commencé à réaliser en 1789 se répand rapidement en Europe et atteint notamment l'Italie, avant même la campagne militaire orchestrée par le général Bonaparte en 1796 et 1797. Parmi les nombreux « intellectuels » et hommes politiques qui s'engagent dans cette lutte, le jeune Ugo Foscolo, âgé à peine de 19 ans en 1797, se distingue tout de suite par l'éloquence de ses vers et l'audace de ses positions. Foscolo n'est ni le premier ni le plus radical des « jacobins » italiens, mais il est certainement parmi ceux qui agitent avec le plus de vigueur les grands thèmes du discours

révolutionnaire : l'aspiration à la liberté et à l'indépendance sur une base nationale et unitaire, l'exigence d'une plus grande justice économique et sociale, une certaine sacralisation de l'idée de patrie, obtenue aux dépens de l'Église et de son pouvoir spirituel. La défense de ces idées s'accompagne, chez Foscolo, d'un *pathos* eschatologique qui s'inspire directement de la Bible, et elle est soutenue par un engagement politique qui entraîne une intense activité journalistique et une participation périlleuse aux opérations militaires du *Triennio*.

Mais Foscolo est aussi l'un des premiers à être troublé par certaines conséquences de son idéologie et de son engagement. Officier de l'armée d'occupation française, appelé à réprimer l'insurrection populaire, il n'hésite pas à affirmer la nécessité de « purger le territoire cisalpin de cette multitude infecte de violeurs de la raison publique et des droits de guerre les plus respectables¹ ». Le sang qu'il a répandu l'angoisse cependant à tel point que son *alter ego*, Jacopo Ortis, est amené à s'interroger sur les fins et sur la légitimité de la guerre, sur la violence qui règne universellement dans les relations entre les hommes, sur les buts ultimes de la nature et de nos pulsions. Peut-être un besoin d'expiation n'est-il pas étranger au suicide de ce personnage. Mais l'inquiétude morale de Foscolo s'explique aussi par les circonstances spécifiques de la situation italienne, où tous les espoirs d'indépendance et de liberté dépendent d'une puissance occupante dont le seul souci est d'utiliser les territoires italiens comme base pour sa propre politique d'expansion. Foscolo se convainc d'ailleurs assez vite qu'une égalité totale entre les citoyens est impossible, et que sans une régénération morale et civile des Italiens il n'y aura pas de liberté et d'indépendance pour l'Italie.

Malgré l'abandon de l'utopie libertaire à laquelle il a cru initialement, Foscolo nous frappe ainsi par la cohérence des positions qu'il a défendues durant toute la période napoléonienne, positions qui sont aussi à l'origine de sa décision de quitter l'Italie en 1815, lorsqu'il préfère s'exiler plutôt que de prêter serment de fidélité à l'Autriche. Foscolo est persuadé dès le début que les Italiens devraient conquérir l'indépendance par leurs propres forces. Mais il n'hésite pas à saisir toute circonstance susceptible d'accélérer le processus de maturation interne. Il se range donc dans le camp français, donne son soutien à une République cisalpine ou italienne sous tutelle française, et est parmi ceux qui seraient prêts à se battre, en 1814, pour qu'Eugène de Beauharnais devienne le chef d'un Royaume d'Italie indépendant. En même temps il ne cesse de répéter, chaque fois que l'occasion se présente, que rien ne justifie la mainmise du Directoire ou de Napoléon sur l'Ita-

1. U. Foscolo, *Edizione Nazionale delle opere di Ugo Foscolo*, vol. VI, Florence, Le Monnier, 1972, p. 168.

lie, que seul le but ultime de la liberté italienne (but conforme selon lui aux véritables intérêts de la France) peut rendre temporairement supportable la domination étrangère.

Malgré leurs différents ancrages, tous les essais qui constituent ce volume explorent l'imbrication étroite entre les idées révolutionnaires « françaises », les transformations qu'elles ont subies en rencontrant le contexte spécifiquement italien, et le parcours individuel de Foscolo. Xavier Tabet se focalise sur la période vénitienne de Foscolo et examine les efforts du jeune « jacobin » pour ramener la nouvelle expérience politique de Venise aux prétendues origines démocratiques de la République, avant l'usurpation oligarchique. Mais Foscolo loue, dès cette époque, certains aspects de la politique du gouvernement aristocratique vénitien. Plus tard, dans son exil anglais, lorsque la déception à l'égard de l'Italie se fait plus amère, son admiration pour la Sérénissime augmente en proportion. Quelques mois avant sa mort, il reconnaît aux patriciens vénitiens le mérite d'avoir défendu avec acharnement l'indépendance nationale.

L'essai de Maria Antonietta Terzoli nous révèle des liens jusque-là insoupçonnés entre l'une des premières révolutions « jacobines » dans le nord de l'Italie (le soulèvement tenté par Luigi Zamboni à Bologne en novembre 1794), l'exécution, en avril 1796, de l'un de ses chefs (De Rolandis), un passage de la première édition du roman de Foscolo *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, et l'étrange personnage (Angelo Sassoli) à qui l'on doit cette édition, faite à l'insu de son auteur.

Christian Del Vento décortique dans son étude les partis pris politiques et idéologiques qui sont à l'origine des images erronées de Foscolo qui ont largement prévalu dans l'historiographie italienne des deux derniers siècles. Les uns ont fait de Foscolo un libéral, un modéré, étranger à l'esprit du « jacobinisme » italien. D'autres, insistant sur la matrice nationaliste de son discours et sur sa prétendue évolution vers des positions de plus en plus autoritaires, ont vu en lui un véritable précurseur du nationalisme fasciste et de son culte de l'État. La vérité, selon Del Vento, est tout autre : Foscolo est un « élève de la révolution », et son parcours, malgré des traits fort individuels, reste étroitement lié à celui du groupe de patriotes démocrates et unitaires dont il n'a jamais cessé de faire partie.

Pour ma part, j'ai essayé de montrer que les écrits de jeunesse de Foscolo permettent de reconstruire une philosophie de l'action qui ne manque pas de cohérence, malgré certaines tensions. Cette philosophie évolue vers un pessimisme qu'on aurait pourtant tort d'interpréter comme une sorte d'acceptation et d'approbation de l'ordre établi.

Pierantonio Frare aborde une problématique quelque peu différente. En prenant comme point de départ le roman d'inspiration sternienne que Foscolo avait ébauché autour de 1801 (le *Sesto tomo dell'Io*), il se demande pourquoi la mise à distance ironique et critique qui constitue le trait le plus original de ce texte y est progressivement abandonnée dès que le narrateur se met à déployer l'histoire de sa vie. Il y a dans le *Sesto tomo* une victoire du *pathos* (d'un *pathos* à la fois sentimental et politique) qui s'expliquerait par l'absolutisme du Moi foscolien et romantique, ainsi que par les illusions idéologiques que l'auteur n'aurait pas été prêt à sacrifier. L'intérêt d'un tel questionnement me paraît évident. Je me demande cependant s'il ne risque pas d'occulter l'ambiguïté du *pathos* foscolien, support d'un Moi hypertrophié mais aussi siège de la conscience morale, comme chez Kant et Rousseau. Il s'agit, il est vrai, d'une conscience morale qui ne repose pas sur la transcendance divine.

En conclusion, on pourra considérer ces essais comme une contribution à ce qu'on appelle depuis un certain nombre d'années « l'histoire de la Révolution française dans le monde ». Peut-être aideront-ils également à comprendre pourquoi les idées révolutionnaires, répercutées en Italie, ont pris un sens autonome et ont suscité des réflexions qui, en France, à la même époque, n'auraient pas été possibles. Foscolo, on l'a vu, ne manquait pas de racines et d'attaches. Mais sa force intellectuelle et morale, ainsi que la qualité poétique de sa parole sont telles qu'il serait impossible de prendre ses idées comme un simple écho de ce qui se faisait ou se pensait en France dans les mêmes années. Placé au croisement des Lumières et du Romantisme, Foscolo occupe une position qui n'est ni *illuminista* ni romantique, et qui mériterait plutôt d'être comparée à celle d'un Rousseau ou d'un Kant. Penseur et poète, Foscolo interroge son époque et est ainsi amené à poser des questions (sur l'idée de nation, sur la révolution, sur le progrès) qui n'ont pas cessé de nous interpeller.